

EN AFRIQUE ET EN ASIE

# J'ai suivi dans la brousse les «commandos de la vie»

## VII. — Un drapeau rouge, des huttes de branches signalent le village de la peste

Des paysans nous tendent dans des pots de terre leur récolte de rats morts

Lucknow (Inde).

Il n'y avait pas si longtemps que les habitants étaient rentrés dans leur village: la vie reprenait mal dans les rues que le vent de la solitude avait un peu ensablées; mais si longtemps qu'on avait descendu le drapeau rouge qui, au-dessus des toits blancs, signalait la présence du mal. A quelques centaines de mètres du village on voyait encore les huttes de branches où les habitants avaient vécu, pendant près de trois mois. On ne pouvait pas toutes démolir: elles pouvaient servir, à nouveau, un jour. Les maisons qu'on reconstruisait avec leur charpente restèrent vides pendant des semaines. Les gens semblaient déçus. Pourtant, cette fois, l'épidémie n'avait pas été trop cruelle: la fille de Ramsara n'était pas morte. C'était avec elle que tout avait commencé.

Dans cette région de l'Uttar Pradesh, un peu au nord de Lucknow, la peste est une malédiction familière. On a toujours parlé de «Mashani», la grande mort. Elle va de village en village jusqu'au-delà de Barabanki. Elle sévit en rafales, puis, soudain, se rapproche de dix personnes dans un village proche, mais écarte le village. Alors on se met à écrire qu'elle vous a oubliés pour toujours. Et puis, un jour, d'abord, ce sont les rats. Il ne faut pourtant pas s'effrayer tout de suite. Il n'est pas si rare de trouver dans la région ou quelques rats ne meurent chaque jour, tout au long de l'an. Ils meurent de la peste, bien sûr, mais tant qu'il ne s'agit que d'un ou de deux rats à la fois, il serait absurde de leur bagage et d'aller s'installer dans les huttes en plein champ. A partir de septembre, il est bon cependant de surveiller de plus près la mort des rats. Septembre a toujours marqué le début de la saison de la peste, qui ne finit qu'en mai. Trois mois par an seulement pour respirer. Ce sont les mois les plus chauds, les plus secs, les mois où la vie est la plus dure encore. On ne sort des maisons de la mort que pour entrer dans les souffrances de la vie.

### La fille de Ramsara s'était assise près d'un rat mort

Ce fut en août, l'an dernier, qu'il les rats commencent à mourir chaque jour davantage. On en trouvait dans les pièces sombres des maisons et jusque dans la rue. Les petits rongeurs gris et noirs se vident sur les toits d'herbe sèche ou tombent à leur tour. Ils tombent des toits et se projettent et là, leurs cadavres au bas des murs. Une certaine nervosité régnait maintenant dans le village. Les gens déjà âgés, surtout, étaient inquiets: ils avaient tous connu de grandes pestes et ces dizaines de rats morts chaque jour, semblaient bien en annoncer une nouvelle. La fille de Ramsara ne connaissait pas, elle, cette anxiété. Elle avait 14 ans, elle était belle, ses parents lui cherchaient un mari. L'après-midi, elle traversait le village et allait tondre chez sa grand-mère. Elle s'assoyait dans un coin de la pièce où était le fourneau sans cheminée, dont la fumée lui piquait un peu les yeux, parfois. La grand-mère, accroupie près du fourneau, parlait des difficultés de la vie. Par bonheur, la console régnait entre les Hindous et les Musulmans, dans le village. La famille Ramsara était musulmane. La jeune fille, elle, parlait peu. Elle devait penser à son mariage. Un soir, on se levait pour rentrer chez ses parents, elle vit qu'un rat était venu mourir derrière le labouré très bas sur lequel elle était restée assise. Elle ne s'en effraya pas: depuis quelques jours, on commençait de trouver des rats morts ici et là, et jusqu'à une trentaine dans la maison de ses parents, à l'extrémité du village. Alors, pour un seul rat... Une semaine plus tard, la fille de Ramsara était morte.

C'était, comme toujours, ici, la peste babouque, une fièvre très forte, d'abord, un cercle de fer se resserrant autour de la tête, des vomissements, les ganglions de l'aisselle qui enflent, l'inconscience enfin. La fille de Ramsara était morte moins de deux jours après les premiers symptômes. Elle était morte au fond d'un village désert. Les habitants, pris de peur, avaient tous quitté leurs maisons, hissé le drapeau rouge, envoyé un message jusqu'à la ville la plus proche où se trouvait une équipe sanitaire. Les jours chargés de D.D.T. et de médicaments arrivèrent dans un nuage de poussière, il était trop tard. Trop tard pour la fille de Ramsara, en tout cas. On l'avait enterrée très vite, à la mode musulmane. Dans le village vide, devant la maison des Ramsara, un petit tas de cendres. Les vêtements de la jeune fille qu'on avait fait brûler et jusqu'à la robe qu'elle cousait chez sa grand-mère quand le rat était venu derrière son tabouret.

### Les puces du «merion» sautent sur le labourer

Le système de propagation de la peste est simple. Les puces du rat infecté, quittant le rongeur après sa mort, comme elles le font toujours, étaient venues sur la jeune fille et lui avaient transmis le mal. Mais le rat lui-même n'était qu'un agent intermédiaire de l'infection. Il y a eu peu de temps qu'on connaît l'espèce animale qui constitue le réservoir de la peste, si peu de temps que cette découverte est encore controversée dans les milieux scientifiques. C'est un chercheur français, le docteur Balhazar, actuellement directeur de l'Institut Pasteur de Téhéran, qui désigna le premier le «merion» comme la souche de la peste. Le merion est un très petit rongeur, assez semblable à la gerboise. Il vit dans les champs non cultivés surtout. On le trouve dans plusieurs pays de cette partie du monde: de l'Iran à l'Inde, d'abord, et maintenant, à leurs aussi, sans doute. On ne sait encore si le merion peut être mort de la peste. On ne découvre jamais sa dépouille, emportée, pense-t-on, par les corbeaux et les vautours. Ce qui paraît sûr, c'est que le merion

agent intermédiaire de l'infection, que de grâce. Il en va autrement avec la peste.

### La non-violence empêche d'interdire les antibiotiques aux guérisseurs

Nous nous promenâmes dans le village, un hameau de 200 habitants, en fait. Les quatre hommes étaient allés sur l'ordre du médecin, faire brûler les rats. D'autres nous saluèrent maintenant, sur le seuil de leurs maisons aux murs de terre. Comme dans tous les villages de cette partie de l'Inde, on voyait des sortes de macarons blancs collés contre les murs de façon régulière. On aurait dit un motif de macramoré. C'étaient les galates de bouse de vache que les paysans indiens font sécher ainsi afin de pouvoir les utiliser comme combustible. Des nuages de mouche se levaient des murs. Nous étions entrés dans une maison. Une femme couverte de voiles noirs regardait dans une pièce voisine. L'homme qui se tenait devant nous semblait las et âgé. Je lui fit demander s'il avait peur de la peste.

— Bah! il faut bien mourir un jour, répondit-il.

Les gens du village avaient l'habitude du malheur. Il y avait deux ans à peine, sept personnes étaient mortes de la peste et, un peu avant, un des enfants de cet homme était mort. Combien avait-il d'enfants?

— J'en ai six. En vingt-huit ans de mariage, nous nous étions mariés jeunes, ma femme et moi. Elle avait sept ans, moi j'en avais quatre. Dix enfants.

— Et maintenant?

— Il en reste six... Sept ans. Une petite fille de sept ans, traitée sur le sol de terre battue. Trop petite pour un enfant de sept ans. Un vestige. Je ne parvenais pas à détourner mon regard. Je ne trouvais plus rien à dire. L'homme non plus.

— C'est le maire du village, me dit le médecin, quand nous sortîmes. Un des mieux pourvus parmi les habitants. Cinq acres de terre (un peu de riz, de cannes à sucre. De quoi ne pas mourir tout à fait de faim. Mais contre les maladies? La dispensaire la plus proche est à onze kilomètres. Alors on se fait soigner par le «babou».

C'est le nom des guérisseurs locaux, des médecins aux herbes. Contre la peste, ils emploient une décoction de cactus. Au moins, les malades ne meurent-ils pas seuls. Certains, plus audacieux, se sont mis à utiliser quelques drogues modernes, les antibiotiques, notamment. Ils les administraient avec une prodigieuse aveugle. Les résultats sont souvent désastreux.

— Mais ne peut-on pas le leur interdire? demandais-je un jour à la princesse Amri Kaus, le ministre de la Santé de l'Inde.

La princesse dame de l'Inde me regarda en souriant.

— L'Inde est une démocratie. La liberté individuelle... Et puis nous sommes pour la non-violence, vous le savez.

### C'est le défrichage des terres incultes qui tuera la peste

Je retrouvais dans ces paroles dans l'Inde tempérait la singularité, celle qui avait été longtemps la collaboration de Gandhi. Souvent, au cours de mon séjour en Inde, j'ai été frappé par ce volontarisme, chez mes amis, d'un spiritualisme absolu et d'un réalisme moderne. En arrivant près de moi son dévouement à Gandhi, le ministre Amri Kaus, dont l'intelligence et les qualités de ministre sont connues dans le monde entier, me parlait maintenant des bases de l'Inde: 10.000 institutions médicales et 125.000 lits d'hôpitaux seulement, soit un lit par 200 habitants (en France, 100 lits par 100 habitants). 70.000 médecins quand 80.000 au moins seraient nécessaires. 20.000 agents de santé quand il en faudrait 30.000. Elle me parlait aussi du mouvement plan quennal qui prévoit la formation, au cours des cinq années à venir, de 12.000 médecins.

Le médecin du village de la peste me parlait, lui aussi, du plan. La disparition totale de la peste dépendait en grande partie de sa réalisation. D'ores et déjà, en perfectionnant le système d'alerte et en intervenant dès les premiers signes d'épidémie, on pouvait contrôler le fléau. La vaccination et le D.D.T. contre les puces étaient des armes sûres. Mais était-on condamné à les garder constamment à portée de la main, à entretenir sur pied de guerre des bataillons contre la peste? Ne parviendrait-on jamais à extirper définitivement le mal de ce sol?

— C'est le développement du pays, sa prospérité qui pourront faire disparaître la peste pour toujours. Le petit rongeur, le merion, vit surtout dans les hautes herbes des terres incultes. Partez-y, le soc, l'irrigation, les cultures, il ne pourra plus subsister. Récoltant plus, la population sera plus riche et pourra mieux observer l'hygiène, elle sera mieux nourrie et offrira plus de résistance aux maladies. Le médecin s'exaltait. D'un large geste de la main, il répandait la fertilité sur les terres en friche qui bordaient le chemin et sur lesquelles demeurait maintenant la nuit froide et l'hiver indien. Mais n'était-ce pas là un simple rêve?

— Non, ce rêve prenait déjà corps.

— Avez-vous entendu parler de notre politique de développement de la communauté?

— J'en connaissais les grandes lignes: il faut que vous voyiez cela, croyez-moi.

Le lendemain, je me retrouvai dans les villages où cette politique commençait d'être appliquée. Nous étions partis très tôt. C'était encore l'aube. Deux fois l'aube, ici, une Inde nouvelle naissait.

(Copyright 1957 by Pierre Gascar, Soir and Scopy.)  
(Reproduction même partielle interdite.)

par Pierre GASCAR  
Prix Goncourt 1953

rien passe ses puces aux autres rongeurs et jusqu'aux rats domestiques.

Aussi, dès septembre, dès que la saison de la peste commence, évitez de tuer les rats. Toutes leurs puces infectées les quitteraient et viendraient sur les êtres humains.

On objectera qu'elles viennent sur eux de toute façon puisque les rats meurent. Mais non, ils ne meurent pas tous. Il y a, chez eux, des phénomènes d'immunité.

Dans cette région de l'Uttar Pradesh l'épidémie était venue. Le deuxième épisode importante avait sévi dans les années 1949 et 1951. Des années étaient écoulées avec des petites flambées de peste, quelques fois ici et là.

— J'ai le sentiment que quelque chose d'assez sérieux se prépare, me dit le médecin indien. On parle de rats morts dans la région. Peu de présomptions, bien sûr. Nous avons beau répéter aux habitants des villages qu'ils doivent nous tenir au courant de la mort des rats, ils n'en font rien souvent. Cette jeune fille du village où nous étions ce matin-ci, on nous avertit dès que les rats ont commencé de mourir, elle serait en vie aujourd'hui. Venez, nous allons faire une tournée d'inspection un peu au hasard.

### Ici, la variole est un bienfait des dieux

— Nous roulâmes longtemps le long d'un canal. Le jour était pur, l'air presque frais. Une grande plaine claire, peu cultivée, s'étendait devant nous. Les montagnes du Népal, si distinctes au loin dans une brume de lumière. Une touffe d'arbres signalait un village où conduisait un chemin de terre. La jeep stoppa près du puits. Les habitants nous avaient serrés sur la route depuis longtemps déjà et avaient reconnu le véhicule. Il y avait tout un groupe pour nous accueillir. Il s'avança vers nous. Mais que contenait ces pots de terre que quatre hommes tenaient entre leurs mains? Le médecin s'était approché.

— Venez voir, me dit-il. Je me penchai au-dessus des pots. Ils contenaient des rats morts. Un des rats agonisait encore. Je remarquai que ses pattes étaient bleues. La peste était dans le village. Le médecin se tenait devant nous, brusquement.

— Ce n'est peut-être pas ça. Je leur avais donné une réserve de D.D.T. Ils s'en sont abondamment servis. Autre jour, me disaient-ils, quand ils ont commencé de trouver des rats morts. Alors ces rats ont peut-être simplement été empoisonnés par le D.D.T. répandu dans les maisons.

Les hommes qui tenaient les pots où se trouvaient les rats morts regardaient immobiles devant nous, moins inquiets, en apparence, que plongés dans la longue stupeur où, presque dès leur naissance, les furies injustes de ce monde les avaient plongés. Mais leurs visages barbus sous les turbans noirs à la diable, joints bleues, maintenant gris et effrayés, les regards étaient doux, usés par trop de lumière, trop de lumière sur les cravates de la vie. Le médecin parla aux hommes.

— Demain, ils seront tous vaccinés contre la peste, me dit-il ensuite. L'enfant, c'est que l'action du vaccin est brève. Il faut souvent recommencer... Non, ils ne se débarrassent pas à la vaccination. Quand il s'agit de la variole, il est plus difficile de les convaincre. Ils craignent, en se faisant vacciner, de donner et de retirer la variole. Lorsqu'elle la donne, c'est interprété comme une bénédiction. Quand elle la retire, c'est une autre malédiction.